

Rudi Gutendorf, le

Son nom ne vous dira peut-être pas grand-chose. Et pourtant le septuagénaire allemand Rudi Gutendorf est une encyclopédie vivante du football d'après-guerre et de son implication dans les grands enjeux de politique internationale.

Comment êtes-vous entré dans le football?

Mon père jouait ailier droit. Je l'ai suivi dans cette voie avant que la deuxième guerre mondiale ne vienne tout gâcher. L'année 1945 a été terrible pour ma famille. Mon père qui était officier a été tué sur le front russe. Moi, je suis tombé entre les mains des Américains. J'avais 18 ans. Les soldats envisagèrent un instant de me déporter dans un camp de prisonniers en Russie. Mais, finalement, on a abouti près de Perpignan, ce qui était un moindre mal. Mais ce n'était pas non plus une sinécure. En prison, nous souffrions de malnutrition. L'horreur intégrale! Il n'y avait rien à manger. La nuit, des camarades essayaient de s'évader pour aller ramasser quelques grappes de raisins dans les vignobles voisins. Les sentinelles les tiraient comme des lapins. On passait nos journées pliés en deux, terrassés par la fatigue et des diarrhées à répétition. Au bout d'un an, la France nous a "rendus" aux Américains et je suis rentré chez moi du côté de Coblenz. C'est là que ma vie a véritablement basculé. J'ai rencontré le colonel Metzger, un militaire français originaire de Strasbourg, responsable des forces d'occupation dans le secteur et surtout passionné de football. Il nous a aidés à reconstituer notre ancien club, le TuS Neuendorf. Par chance, tous nos joueurs étaient revenus indemnes de la guerre. Il nous a même procuré quelques vivres et un peu de travail. Il organisait des rencontres amicales. Par son intermédiaire, le club de Rennes est venu jouer contre nous. Ce jour-là, dans les gradins, il y avait 20.000 soldats français et américains. Pas un seul allemand. L'entrée du stade leur était interdite. Mais nous l'avons tout de même emporté 4-0! Un peu plus tard, ce fut le tour du FC Lille de se faire étonner sur le même score. Et pourtant, l'équipe lilloise était composée à l'époque de plusieurs joueurs internationaux. Mais nous avions une équipe formidable. Lorsque le

championnat d'Allemagne a repris ses droits en 47-48, on s'est logiquement retrouvé en première division. Pas mal pour un petit club de village, non? On a même fait une saison extraordinaire en battant Hambourg en demi-finale avant d'être coiffé sur le fil par Kaiserslautern.

Quand débute votre carrière d'entraîneur?

Assez tôt. En fait, je n'ai jamais bien récupéré des conditions de détention. Et à force de cumuler l'entraînement, les études universitaires à Cologne, tout en retapant, une fois la nuit venue, la maison familiale, j'ai contracté une pneumonie doublée d'une pleurésie! Le colonel Metzger qui était aux petits soins pour moi m'a envoyé me refaire une santé dans les Alpes suisses. C'est à ce moment-là que j'ai réalisé que ma carrière de joueur était terminée. Mais je ne pouvais pas me détacher comme ça du monde du football. Après la guerre, nous n'avions rien à quoi nous rattacher. Le colonel était juif! Et pourtant, il avait pardonné. Il était convaincu que seul le football pouvait cautériser les plaies et rapprocher les peuples entre eux. Pour lui, le football était universel. Metzger le plaçait au-dessus de tout. Je me devais de continuer sur cette voie... J'ai décroché mon diplôme d'entraîneur en 1953 sous la direction de Sepp Herberger. Dans la foulée, je signais mon premier contrat avec le club Suisse du FC Lucerne. En 1960, nous enlevions la coupe nationale. L'année suivante, le Ministère des Affaires Étrangères allemand me détache pour une première mission qui consiste à mettre en place un programme de foot en Tunisie. Une première du genre! Ce fut le début d'un incroyable périple à travers le monde. Depuis lors, mon passeport n'a plus jamais duré plus de trois ans!

Et la Bundesliga?

J'y suis retourné en 1964, l'année de sa véritable naissance. Je dirigeais la petite équipe de Meidericher SV (près de Duisbourg) avec laquelle nous avions fini deuxième au général derrière Cologne. La saison suivante, on me confiait les rênes du VfB Stuttgart où j'ai fait venir Gilbert Gress. A l'époque, j'avais l'habitude de me déplacer souvent à Strasbourg pour manger de la choucroute. J'allais voir des matches aussi. C'est comme cela que j'ai repéré ce joueur. En passant par sa jeune épouse, j'ai réussi à le convaincre de venir tenter l'expérience en Allemagne. Quel milieu offensif! Il avait carte blanche sur le front de l'attaque. Pour moi, il reste le meilleur français à avoir émergé en Bundesliga.

Ensuite, vous êtes parti aux Etats-Unis. Pourquoi?

On m'avait proposé d'entraîner les Saint-Louis Stars dans le Missouri. Je recevais un demi million de dollars en trois ans. C'était le rêve américain en vrai! J'ai accepté. C'est même la seule fois de ma vie où j'ai fait quelque chose pour le pognon. Mais du même coup, je me faisais exclure. La FIFA ne reconnaissait pas cette tentative pour implanter le football aux States. Elle nous a sanctionné. Notez je n'étais pas le seul à avoir perdu ma licence; Puskas ou Kubala étaient dans la même situation.

Racontez-nous cette expérience.

C'était en 1966. Quelques-unes des plus grosses fortunes du pays avaient monté un championnat avec dix équipes. Pour ma part, je participais d'un côté à la mise sur pied de la compétition et, de l'autre, j'entraînais une formation. Nous partions vraiment de zéro. Sur un effectif de vingt-deux joueurs, cinq seulement étaient américains. Mais on se débrouillait pas mal. Le club obtenait de bons

globe trotteur...

résultats, bref tout allait bien jusqu'au jour où mon président me coince dans les toilettes du club et me passe un savon: *"Peu importe que l'équipe gagne ou perde, ce qui compte, c'est que l'argent rentre! Il faut plus de monde dans les tribunes. Débrouillez-vous, mais vous avez une semaine pour trouver la solution"*. En fait, le problème, c'est que le public américain se lassait des scores trop étiqués: 0-0, 1-0, 1-1. Dans les sports majeurs, ils étaient habitués à des scores fleuves. Par comparaison, le football leur paraissait ennuyeux. Comment faire? On ne pouvait tout de même pas diminuer la taille des gardiens! Alors on a élargi les buts. On a ajouté un mètre de chaque côté, ainsi qu'en hauteur. Ensuite, je me suis amusé à faire

encore quelques modifications. J'ai fait placer des poteaux de 80 centimètres de largeur et une barre transversale de 1 mètre. Soudain, le jeu est devenu beaucoup plus spectaculaire. Je me souviens que nous avions gagné le premier match sur le score de 8 à 5. Le public était ravi. On a eu des échos dans la presse nationale et les stades se sont de nouveau remplis à la plus grande satisfaction de mon président. Le concept fonctionnait bien. Les défenseurs évoluaient loin de leur base et toute l'excitation reposait sur les rebonds de la balle sur le cadre qui amenaient à chaque fois des situations de buts spectaculaires. Les caméras étaient en permanence braquées dessus. A Detroit, il y avait en grosses lettres "Ford" sur les poteaux et "General Motors" sur la transversale. Une mine d'or pour la pub. Malheureusement, l'expérience fut abandonnée au bout d'une saison car entre-temps la Ligue américaine s'était affiliée à la FIFA qui avait imposé ses règles.

Vous avez pourtant persisté dix ans plus tard!

Oui, c'est vrai. Au lendemain du Mondial 74 disputé en Allemagne, j'ai

remis l'expérience au goût du jour dans le cadre d'un vaste championnat indoor. On a réussi à convaincre quelques vieilles gloires comme Uwe Seller ou Raymond Kopa, de venir jouer une mi-temps. Il y aura finalement cinq matches disputés à Munich, Toronto, Londres, Lyon... Puis, faute de moyens financiers, l'aventure capota après trois mois.

Comment avez-vous réagi au début de l'année 96 quand la FIFA envisagea d'agrandir les cages?

En fait, j'en avais soufflé deux mots à Sepp Blatter quelques années auparavant. On commence à réfléchir à ce genre de proposition car le football est devenu avant tout un spectacle. Mais l'heure n'est pas encore au changement à cause de la vieille garde

Rwanda, le foot après le génocide



anglo-saxonne du Board. En plus, je suis persuadé aujourd'hui que la solution ne passe pas par l'élargissement du cadre. En général, cela multiplie les scores par deux ou par trois mais sans empêcher les 0-0! Aux Etats-Unis, les buts y étaient sûrement disproportionnés. Et cela fausse l'esprit du jeu. Par exemple, à Saint-Louis, j'avais été obligé de me séparer de mon gardien de but qui était devenu trop petit avec les nouveaux buts et j'avais fait venir un géant d'Australie, un type qui mesurait au moins 2 mètres. Or il n'y a pas de raison que le foot évolue vers le gigantisme comme le basket. Non, pour rendre le foot plus spectaculaire, l'idée serait plutôt de gonfler les poteaux d'environ 40 centimètres et la transversale de 60 centimètres sur base de ce que nous avions inventé aux Etats-Unis. J'ai évidemment déposé le "brevet" depuis belle lurette!

Comment est-ce que vous avez vécu la fin de l'aventure américaine?

Je suis parti me reposer aux Bermudes et, là-bas, à l'ombre d'un palmier, je tombe sur un entrefilet dans le journal comme quoi Schalke 04 est au plus mal. Un simple coup de téléphone et le poste est à moi! J'ai débarqué en plein hiver, sous la neige. Ma première décision fut alors de rassembler l'effectif parmi lequel figuraient pas moins de cinq internationaux. Je leur ai demandé de faire un tas collectif de leurs équipements. Puis je l'ai arrosé d'essence et j'ai foutu le feu! Je voulais marquer la rupture. Nouvel entraîneur, nouveaux maillots, nouvel état d'esprit. Je prenais un risque en agissant ainsi. Mais il était important que les joueurs reprennent conscience du contexte économique de la région. D'ailleurs, dès le lendemain, je les ai emmenés pour une visite obligatoire dans l'une des mines locales. A 5h30 du matin! Nous avons aussi réveillé quelques journalistes. Il fallait recréer le lien avec le public et retrouver la fierté de représenter cette région méritante. Six mois plus tard, Schalke 04 gagnait la coupe d'Allemagne et, dans la deuxième moitié du championnat, nous amassions plus de points que le grand Bayern de Munich!

Vous avez souvent recours à des gestes forts pour signifier votre engagement et celui de vos joueurs?

Oui, c'est vrai. Lorsque j'ai présidé aux destinées du Tennis Borussia, à Berlin, le club n'avait pas les moyens de s'offrir un bon joueur. J'ai mis ma Mercedes à vendre. Un



Kopa, Di Stefano et Puskas, le Real de Madrid n'a pas attendu Zidane et Figo pour réaliser ce rêve de réunir les meilleurs. Evidemment, les salaires étaient moins élevés qu'aujourd'hui et, lorsque des joueurs comme Puskas ou des entraîneurs comme Gutendorf décidaient de monnayer leur talent aux States, ils se faisaient immédiatement sanctionner par la Fédération.

acheteur m'en a offert 120.000 francs. J'ai déclaré à la presse que cet argent servirait à financer une partie d'un prochain gros transfert. Du même coup, quelques-unes des grosses fortunes du coin se sont dit que, si l'entraîneur y croyait à ce point, il y avait sûrement un bon coup à jouer. Finalement, ils ont allongé la bagatelle de 1,6 millions! Nous avons pu faire venir l'international suédois Benny Wendt. Après quoi, je me suis retrouvé à Hambourg où j'ai fait venir Kevin Keegan pour une somme record à l'époque. On a terminé cinquième en Bundesliga et j'ai été viré! Depuis le club n'a jamais refait vraiment surface.

Ces méthodes-chocs fonctionnent-elles sur tous les continents?

Au Japon, j'ai appris à devenir plus flexible. J'ai découvert le pays au début des années 80. A Yumiuru, j'étais probablement l'entraîneur le mieux payé de la planète. Les dirigeants m'avaient permis de recruter deux joueurs anglo-saxons. Je suis allé chercher à Sydney un attaquant d'origine écossaise, Steve Patterson. Il mesurait 1m93 et a inscrit 22 buts dès la première saison. Tous de la tête! Yumiuru, qui n'avait rien gagné en championnat depuis plus de vingt ans, s'est mis à tout rafler! Je suis devenu une sorte de demi-dieu là bas...

Etes-vous étonné que l'implantation du football semble réussir au Japon alors qu'elle échoue régulièrement aux Etats-Unis?

Non, je ne suis pas surpris. La jeunesse n'attendait que cela pour s'éclater un peu et se mélanger entre garçons et filles. En outre, les

promoteurs de la J-League ont pris soin d'adapter le sport à la mentalité japonaise en jouant notamment sur cette très forte notion de culture d'entreprise. Les Japonais s'investissent totalement dans un objectif et tout le monde discute de la marche à suivre. Psychologiquement, c'est très bon d'agir ainsi. Je me souviens, par exemple, d'une discussion avec mes joueurs à la veille d'une 1/2 finale, de la Kano Cup, l'équivalent de la Coupe de France. Je leur avais demandé d'adopter la même tactique que d'habitude, c'est-à-dire résolument tournée vers l'attaque. Le capitaine est venu alors me trouver, bien embêté. Il m'a dit: "Non, coach, pas contre une équipe comme Nissan! Ils se démènent comme des malades pendant la première demi-heure de jeu. On va se faire bouffer." Il me supplie de revenir sur ma décision. Je demande une nuit de réflexion. Ce soir-là, c'est ma femme qui m'a dit de les écouter. Le lendemain, je leur dis: "D'accord nous jouerons la défense en première mi-temps, mais dans la seconde on passe à l'offensive". Tout le monde était content et nous avons gagné 3-0!

Vous avez aussi connu l'Iran de Khomeiny...

L'Iran avait effectivement signé un contrat avec le gouvernement allemand. Les joueurs étaient très disciplinés, comme les Iraquiens ou les Koweïtiens. Le but était de décrocher le titre aux Jeux Asiatiques à une époque où le Japon et la Corée du Sud ne faisaient pas encore la loi. En matchs de préparation, nous avons battu la Pologne. Et puis les Ayatollahs, qui interdisaient déjà toute présence féminine au stade, s'en sont mêlés. Je n'avais

plus le droit de m'asseoir sur le banc et de diriger l'équipe pendant ces Jeux. Ils me traitaient d'infidèle. Moi qui suis pourtant baptisé! J'ai alerté le ministère des affaires étrangères, mais il n'y avait rien à faire. J'avais préparé l'équipe d'Iran comme le spécifiait le contrat, mon rôle s'arrêtait là! Quelle frustration, surtout que mes joueurs ont décroché la médaille d'or! La pire expérience de ma vie.

Vous avez aussi beaucoup voyagé en Afrique. Comment se fait-il que vous passiez tout le temps d'un club à l'autre?

J'étais là-bas parfois sous le couvert du Ministère des Affaires Étrangères allemand, parfois sous l'égide du Comité Olympique. J'ai entraîné dans sept pays: Botswana, Tanzanie, Zimbabwe, etc. Là-bas, c'est très facile de motiver les joueurs. Je m'étais mis à parler leur dialecte mais, en contrepartie, je leur demandais de chanter une vieille chanson allemande avant l'entraînement. On s'amusait beaucoup! Le problème dans ces pays, c'est la corruption dans les sphères du pouvoir. Terrible! En plus, personne ne vit pour le lendemain. Ils sont incapables de se projeter dans l'avenir...

Vous étiez au Rwanda juste après les massacres ethniques. Comment cela se passait-il?

Je parlais de la corruption en Afrique. Et bien justement, le gouvernement rwandais de l'époque faisait figure d'exception. Je suis d'ailleurs très fier d'avoir contribué au développement de ce pays. En prenant les commandes du onze national, je suis retourné aux racines de ma vocation première. Je me suis souvenu de la formidable leçon du colonel Metzger, celle de réconcilier les peuples ennemis entre eux. Au Rwanda, ma vie reprenait tout son sens. L'équipe était constituée de Hutus et de Tutsis. Chacun avait eu au moins un parent massacré dans la guerre civile où il y avait eu un million de morts! Mais à chaque but marqué, tous s'embrassaient. En plus, ils jouaient drôlement bien. Je me souviens notamment d'un match nul avec la Côte d'Ivoire qui comptait dans ses rangs des joueurs évoluant au plus haut niveau en Angleterre et en France.

Par comparaison, les îles du Pacifique sont quand même un peu plus calmes, non?

Pas toutes! Aux Fidji, par exemple, j'ai attrapé le dernier avion après le coup d'Etat du colonel Rabuka. C'était la fin d'une belle

expérience là aussi. Au début, les joueurs de l'équipe nationale prenaient le foot pour une partie de plaisir. Tout pour le fun, ils disaient! Et puis nous avons battu la Nouvelle-Zélande qui avait été présente à la Coupe du monde 82 en Espagne. Il y a eu huit jours de fête nationale! Des soirées arrosées au Kava, un alcool à base de fermentation de racines qui peut se révéler mortel. J'ai été nommé chef de tribu et l'on m'a remis une dentition de baleine vieille de cent ans. Les joueurs ont commencé à y croire. Dommage que le coup d'état militaire ait tout foutu en l'air!

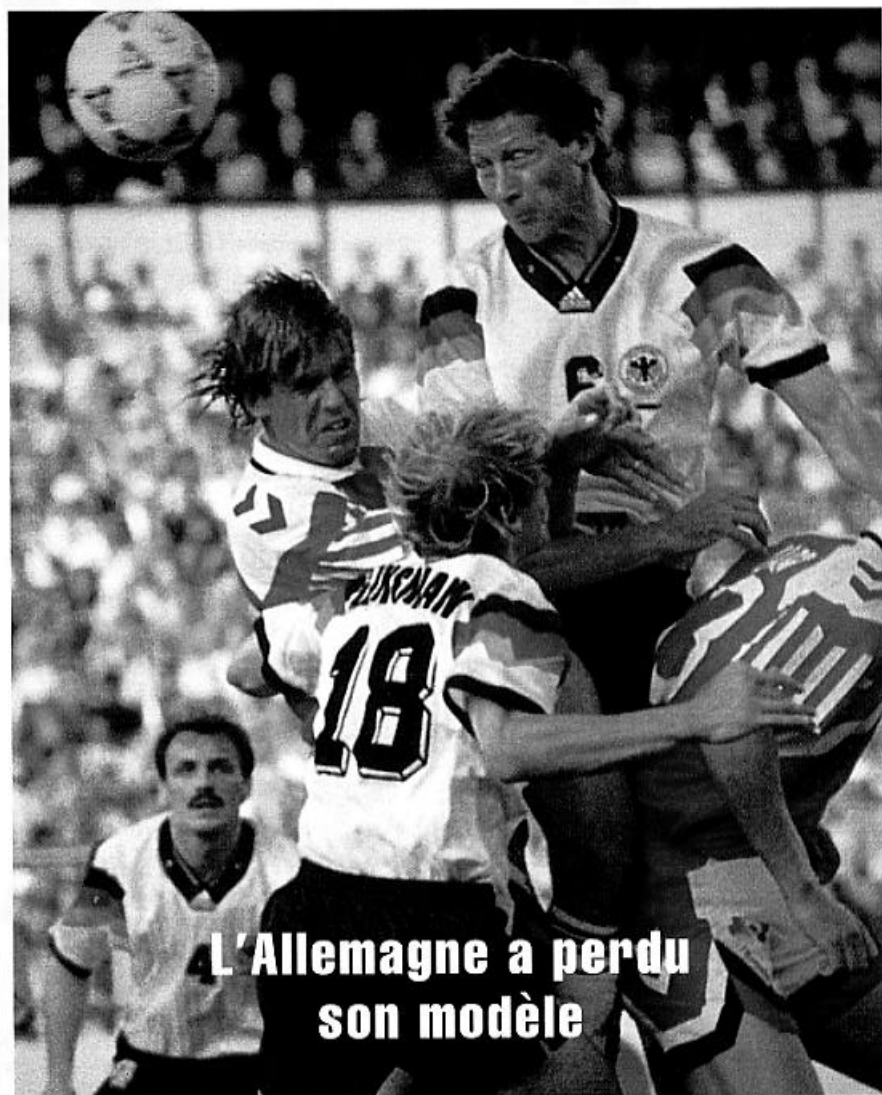
Là aussi, vous avez bien roulé votre bosse...

J'ai entraîné les équipes des Samoa et des Tonga où le roi Tupou IV m'a reçu à plusieurs reprises. Lors de la première entrevue, son secrétaire m'avait bien expliqué, ainsi qu'à ma jeune épouse, que la plus élémentaire des politesses réclamait de ne pas abuser plus d'un quart d'heure de la patience de sa majesté. Eh bien, nous sommes restés près de

deux heures et demie à bavarder avec lui! Il n'arrêtait pas de nous offrir à boire. Il a même sorti un traité que son grand-père avait signé avec Bismarck. Un traité capital à cause du ravitaillement en charbon. Car une partie de la Papouasie Nouvelle-Guinée appartenait alors à l'Allemagne. Les fenêtres de sa salle à manger donnaient sur le terrain de foot. L'herbe m'arrivait jusqu'aux genoux! En le quittant, je suis allé acheter une tondeuse et j'ai passé ma journée à tondre pour en faire une vraie pelouse de foot. La fédération allemande ne m'avait peut-être pas fourni de tondeuse, seulement une quinzaine de ballons et un tableau noir. Dans la foulée, j'ai organisé mon premier cours magistral. Il m'a semblé que, ce jour-là, les joueurs n'ont rien compris!

Vous avez également participé au développement du foot en Chine!

C'était ma 50^e équipe! Celle qui m'a fait entrer dans le Livre des Records en 1991. J'en suis à 53 aujourd'hui. Mais la Chine, c'était



L'Allemagne a perdu son modèle

Viduka, pépite de la filière australie



particulier. J'étais très populaire là-bas. Lors d'un match de qualification olympique, le gardien de Singapour avait assommé mon avant-centre sans que l'arbitre japonais ne réagisse. Je pénètre alors en furie sur le terrain et je le traite de tous les noms. Le match était retransmis en direct à la télévision et, du jour au lendemain, je suis devenu une sorte de héros national! Quant au joueur, Young Hao, il a tout de même dû être hospitalisé pendant huit jours.

En Australie aussi, vous êtes une célébrité. On raconte que vous êtes directement à l'origine de l'invasion australienne en Europe (Viduka et Kewell (Leeds), Zelic (Munich 1860), etc.).

J'étais aux commandes de leur onze national pour les éliminatoires de la Coupe du monde en 1982. Les joueurs australiens m'avaient surnommé "Colonel Klink" et baptisé le camp d'entraînement "Stalag XIII"! Ils acceptaient avec difficulté mes méthodes. Il faut dire que leur football était encore très amateur dans ces années. Les joueurs appréciaient surtout la vie facile. De mon côté, je leur avais accordé une nuit en ville par semaine mais interdiction d'aller au pub ou en boîte de nuit. Deux joueurs n'ont pas respecté le couvre-feu, je les ai aussitôt renvoyés chez eux. Et pourtant, j'avais eu du mal à réunir l'effectif. Pendant deux mois, j'avais sillonné le continent dans tous les sens, parcourant près de 6.000 kilomètres, pour composer mon groupe. Au bout du compte, l'équipe n'avait jamais été aussi bien

préparée et en si bonne condition physique. Nous nous sommes cependant inclinés en barrage face à la Nouvelle-Zélande! Ils ont été en Espagne à notre place... Ah, c'était dur! Pour moi, la cicatrice n'est toujours pas refermée. Mais tout ce travail n'a pas été totalement inutile puisque le vaste programme de détection, que parallèlement, j'avais mis en place chez les enfants de 5 à 18 ans est resté et continue de porter ses fruits. D'ailleurs, c'est cela qui a permis à Frank Farina, l'actuel sélectionneur national, de jouer en Europe, notamment à Bruges, à Lille et à Strasbourg.

Vous n'avez finalement jamais été en Coupe du monde.

Chaque fois je suis passé très près. Encore avec le Chili en 1974, l'année où le Mondial se tenait justement en Allemagne. L'équipe était qualifiée mais la junte militaire a pris le pouvoir un an avant la Coupe du monde. Ce jour-là, j'étais allé voir Salvador Allende à La Moneda, le palais présidentiel. C'était quelques heures avant le coup d'Etat militaire. Il se savait perdu. Au moment des adieux, il m'a posé la main sur l'épaule: "*Rudi, si je dois quitter La Moneda cela sera dans une pijama de madera*", m'avait-il dit, ce qui signifiait un cercueil en bois. Au cours des deux années que j'ai passées là-bas, nous avons appris à bien nous connaître. Je l'admirais beaucoup. Le 11 septembre 1973, j'ai vraiment perdu un ami. De mon côté, j'ai échappé de justesse au peloton d'exécution en attrapant le dernier avion. Et, bien sûr, cela m'a fait mal de me séparer de cette

équipe que j'avais patiemment construite ou, pire encore, de voir notre stade Santiago transformé en centre de torture. Finalement, le Chili est parti en Allemagne, accompagné de mon ancien assistant, et ils ont très mal joué.

Est-ce qu'aujourd'hui vous auriez encore envie de diriger un club de la Bundesliga?

Est-ce que j'aurais envie d'avoir sous ma coupe une bande de gamins de 21 ans, déjà millionnaires, avec qui il faut surtout veiller à ne pas s'en faire des ennemis? Non merci! En plus, dans notre société, dès qu'un entraîneur commence à avoir des cheveux blancs, on ne lui fait plus confiance alors que c'est pourtant à ce moment-là qu'il est au sommet de son art. Non, vraiment, je n'ai pas de regret. Sauf peut-être de ne jamais avoir entraîné d'équipe en France. Je me débrouille d'ailleurs un peu dans votre langue depuis mon séjour en Tunisie.

Pourtant l'Allemagne a superbement ignoré le football français pendant longtemps!

On se croyait supérieurs! Bravo à l'encadrement technique des tricolores qui, en l'espace de 10 années, a réussi à monter la meilleure équipe du monde. Il y a les résultats. Et surtout la manière! On sent le plaisir de jouer. Le football actuel récompense les équipes techniques comme l'ont montré les derniers championnats d'Europe avec des formations comme la France, mais aussi le Portugal ou la Hollande. En Allemagne, nous commençons seulement à faire machine arrière et à redonner la primauté au jeu. La fédération a décidé d'investir 12 millions de marks par an pour développer les fondamentaux techniques chez nos jeunes. Je participe activement au programme. Chaque lundi, je me retrouve sur un camp d'entraînement où sont rassemblés les meilleurs gosses de la région. Ils ont entre 13 et 17 ans. Je vois des choses intéressantes dans ces camps. L'autre jour, par exemple, je remarque un talent incroyable. Un jeune qui sort vraiment du lot. La très grande classe, vraiment. En discutant avec lui, j'apprends qu'il est d'origine marocaine. En fait, cela ne me surprend qu'à moitié. Pour avoir beaucoup parcouru le monde, je peux vous dire que c'est sur le continent africain que l'on trouve les meilleurs joueurs de foot. L'avenir de ce sport n'est pas en Allemagne, même pas en France, il est là-bas!

Propos recueillis par Alain Coltier